

DU DANGER DES TRADUCTIONS

Il fut un temps où le monde savant avait une langue véhiculaire à lui, le latin. Cela présentait un inconvénient sérieux : la difficulté d'adapter la pensée moderne à une forme vieillie et artificielle. Mais les avantages en étaient énormes : chacun, faisant sa propre traduction, était responsable de l'expression de sa pensée dans la mesure même de sa connaissance de la langue de Cicéron — et comme, d'habitude, on la connaissait bien, les risques de la mauvaise expression et de la mauvaise compréhension étaient réduits au minimum. Il suffisait, en outre, de savoir le latin pour pouvoir lire tous les ouvrages savants de l'étranger et du pays.

Aujourd'hui, pour se tenir seulement au courant des progrès d'une science, il faut posséder une demi-douzaine de langues ; or, comme on ne possède jamais à fond une demi-douzaine de langues étrangères (à moins de n'avoir fait que cela pendant des années) on n'est jamais certain d'entendre exactement la pensée de l'auteur et celui-ci n'est jamais sûr de se bien faire entendre.

Quand un écrivain veut se faire lire en dehors de son pays et en dehors du cercle étroit des spécialistes, il faut qu'il se résigne à être traduit, et personne d'entre nous ne peut se faire une règle de lire toujours les auteurs dans le texte original. Aussi, les traductions scientifiques sont devenues un véritable besoin, dont les éditeurs ont parfaitement saisi l'importance.

Or, le danger des traductions est considérable, d'autant plus qu'on ne s'en rend pas compte : l'auteur du livre ne connaît pas assez la langue étrangère dans laquelle son œuvre est déformée, et le lecteur de la traduction n'a pas toujours les moyens ni l'idée de la confronter avec l'original. Le résultat est un malentendu universel.

Je crois que sans retourner au latin, il y a un remède à cet état de choses : c'est d'abord un peu de modestie de la part des traducteurs ; et ensuite un peu plus de surveillance de la part des lecteurs de traductions. Nous devons être bien pénétrés de cette idée qu'au fond, tout n'est pas *traduisible*. Il y a des mots et des tours de phrases, sans parler des figures et des ornements, qui n'ont pas

d'équivalents dans les langues étrangères. Tout le monde sait cela, mais la plupart des traducteurs l'oublie : ils s'offrent à nous sans réserves comme les interprètes fidèles d'autrui ; ils rendent *à peu près* la pensée de leur auteur, sans avertir le lecteur, par une note ou autrement, que leur phrase n'a qu'une valeur approximative. Nous devrions au moins être informés de tout ce qui est du traducteur dans la traduction, et nous devrions nous montrer très rigoureux dans l'appréciation des soins que doit prendre le traducteur pour ne rien changer à la pensée de l'auteur.

Je suis d'autant plus à l'aise pour livrer ces réflexions à la *Revue d'économie politique*, qu'elle s'est fait une spécialité des traductions, notamment de l'allemand, et qu'elle a réussi d'une façon remarquable. Pour arriver à la perfection, il suffirait de faire prendre à ses traducteurs quelques bonnes habitudes, comme d'indiquer en note ou entre parenthèses le mot ou l'expression intraduisible ¹, de conserver toutes les références de l'auteur, etc.

La maison Guillaumin vient de faire paraître du beau livre de M. von Schulze-Gävernitz sur la grande industrie ², une traduction détestable qui manifeste tous les défauts qu'une traduction peut avoir. C'est pourquoi je voudrais les dévoiler ici, pour l'exemple. Rien ne peut rendre plus de services, je pense, à nos traductions futures et à l'auteur du livre allemand. L'ouvrage de mon savant collègue de Fribourg en Brisgau est en effet un des plus remarquables qui aient paru en Allemagne depuis quelques années. Il est admirablement documenté, les arguments et les faits en sont bien groupés et mis au point. Il est écrit avec élégance ; il est très court, pour un livre allemand. Je pense en outre que sa thèse est une de

¹ Une des meilleures traductions parues dans cette *Revue* est celle de l'article de M. von Böhm-Bawerk sur la *Valeur* (*Revue*, t. VIII, 1894, p. 503). J'ai eu l'occasion de la vérifier, et n'y ai point trouvé de contre-sens. Mais elle offre un exemple remarquable de mot intraduisible. Deux mots allemands, *Nützlichkeit* et *Nutzen* se traduisent en français par un seul vocable : *utilité*. Mais *Nützlichkeit* signifie la qualité (abstraite) de satisfaire un besoin, et *Nutzen*, le profit (concret) qu'un individu retire d'un bien déterminé. La traduction aurait gagné le double en clarté si le traducteur avait chaque fois indiqué cette différence.

² SCHULZE-GÄVERNITZ, *La grande industrie, son rôle économique et social étudié dans l'industrie cotonnière* ; traduit avec l'autorisation de l'auteur, préface de GEORGES GUÉROULT. Paris, Guillaumin, 1895, 1 vol. in-8° (collection d'auteurs contemporains). M. H. Saint-Marc a rendu compte de l'ouvrage, mais uniquement au point de vue du fond, dans l'avant-dernier numéro de la *Revue*. — Un article de M. WALTER LOTZ, intitulé *Le rôle social de la grande industrie*, avait déjà signalé ici l'importance du livre lors de sa publication en Allemagne (*V. Revue*, t. VI, 1892, pp. 1136 et suiv.).

celles qui devraient être répandues avec insistance dans le monde industriel et bourgeois français et belge — c'est-à-dire parmi les lecteurs de la collection Guillaumin. Eh bien, je dois avouer mon désappointement : je crains fort que l'ouvrage ne *porte* pas, par la faute du traducteur. Sans doute, l'ouvrage n'est pas à ce point défiguré que le fond de la thèse ne soit compréhensible, mais les inexactitudes et les contre-sens sont tellement nombreux que le lecteur français ne peut pas avoir une idée de ce qu'est le livre en allemand.

On me permettra d'en donner quelques exemples.

Tout d'abord, le traducteur a supprimé presque toutes les notes — pour la plupart des références. Peut-être aura-t-on demandé l'autorisation de le faire à M. von Schulze-Gävernitz en lui alléguant que ce n'était point l'habitude des écrivains français d'indiquer leurs références. Ce n'est pas un motif. Si c'était vrai, les écrivains français auraient tort et les Allemands auraient raison. Le plus simple devoir d'honnêteté vis-à-vis du lecteur commande d'indiquer la source où il peut recourir et contrôler. L'auteur s'était cru obligé de mettre des notes pour le public allemand ; on n'avait pas le droit d'en priver le public français. On aurait tort encore de prétexter que la plupart des ouvrages signalés en note sont des ouvrages allemands : tous les lecteurs de la traduction ne sont pas nécessairement censés ignorer l'allemand et pour tous il convient de montrer, chaque fois que l'auteur l'a fait lui-même, ce qui vient d'autrui ou le document d'où le fait invoqué est tiré. C'est d'autant plus regrettable qu'une note de l'édition allemande, supprimée dans l'édition française, fait voir que l'auteur attache une certaine importance, et à juste titre, à ces références : « Les assertions de ce » chapitre qui ne portent pas d'indication de sources, dit-il (p. 84, » édit. allem.), proviennent d'études faites sur place qui, par leur » nature même, ne comportent pas d'indication de sources ». Je trouve qu'on a simplement défiguré le livre allemand en l'élaguant de toute cette floraison de notes et qu'on en a singulièrement réduit l'utilité pour les spécialistes qui voudraient contrôler ou reprendre en certains points l'étude de M. von Schulze-Gävernitz. D'ailleurs les historiens français eux-mêmes, Taine en tête, ont depuis longtemps donné l'exemple de nombreuses citations de sources et on ne peut plus dire à présent que le public n'y est pas habitué.

Cette suppression des notes va même jusqu'à obscurcir le texte.

Ainsi, p. 117 (édit. française)¹, on lit tout à coup : « D'après l'enquête faite. » Quelle enquête ? Le lecteur de l'édition originale sait qu'il s'agit de l'enquête de la Commission impériale pour l'industrie du coton et du lin, à laquelle l'auteur s'est référé maintes fois avant ce passage. Le lecteur français l'ignorera et se demandera à quel *Protocole* (*sic*) le traducteur le renvoie à la ligne suivante.

La suppression des notes n'est qu'un manque de soin peu grave en comparaison des autres défauts de la traduction.

Il faut sans doute être indulgent pour les traductions d'allemand en français. Je ne sache rien de plus difficile ni de plus décevant. Aussi, je ne m'aviserai pas de faire un reproche à M. Guérout de la lourdeur de ses phrases, de leur aspect rocailleux, de leur obscurité même, car elle peut provenir de la langue allemande. Mais, je ne puis pas admettre qu'il ait fait des contre-sens qu'on ne pardonnerait pas à un écolier.

Il n'est pas permis de dire que « l'Angleterre devient *l'officine* du monde » (p. 91), au lieu de *l'atelier* du monde ; de traduire *Handwerk* qui est le *métier*, par *commerce*, comme cela arrive deux fois p. 65 et p. 67, ou *Geldwert*, qui signifie *valeur en argent* par *valeur absolue* (p. 88), ou *Schriftführer*, *secrétaire*, par *porte-parole* (p. 105), ou *Verkehrsmitteln*, *moyens de transport*, par *moyens de transactions* (p. 102), ou *durchschnittlich*, *en moyenne*, par *nettement* (p. 124), *thatsächlich*, *en fait*, par *actif* (p. 129), ou *Luftströmung*, *courant d'air*, par *van* (p. 134).

Tous les mots que je viens de citer sont des mots de la langue de tout le monde. Mais l'auteur a négligé de s'enquérir de la traduction reçue, admise par les économistes, des mots de la langue scientifique. On comprend qu'il ait été embarrassé, comme les plus érudits, pour traduire des termes comme *Wirtschaft*, *Bedarf*, *Vermögen*. Il n'est pas admissible cependant qu'on appelle *savants* (p. 52), ou *habiles* (p. 63), ou *formés intelligemment* (p. 56), ou *exercés* (p. 187), les ouvriers ayant fait un apprentissage, qu'on nomme *skilled* en anglais et *gelernt* en allemand. *Verleger* est le nom de l'entrepreneur-commerçant dans l'industrie à domicile (ou fabrique collective de Le Play). M. Guérout le traduit tantôt par patron (manufacturier), ce qui n'est qu'à moitié exact (p. 75), et

¹ Sauf indication contraire, les numéros des pages cités se réfèrent à la traduction française.

surtout par marchand (p. 76), ce qui prête à confusion. *Die Volkswirtschaften* sont les *économies nationales*, ou les divers pays au point de vue économique, mais ce n'est pas les *exploitations de pays différents* (p. 84). *Die Hausindustrielle* représentent les *ouvriers des industries à domicile* et non les *industriels en chambre*, comme le traducteur s'obstine à les appeler (p. 66 et p. 89). *Absatz* représente le *marché* ou le *débouché*, plutôt que le *débit* (p. 81 et 82). *Betrieb* est un *établissement industriel* et non pas un *métier*, comme il est traduit (p. 99). Un *Consumverein* ne s'appelle pas une « association de consommateurs » (p. 105), mais bien une *société coopérative de consommation*. Une *Stapelindustrie*, c'est une industrie qui fait en masse des articles courants, et non l'*industrie des entrepôts* (p. 108). *Die Arbeitszeit* se dit *journée de travail* en français, et non *temps de travail* (p. 74). *Stücklohn* est le *salaire à la pièce* et non le *prix à la pièce* (p. 144). *Die Werkzeugmaschine* n'est pas l'*outillage* (p. 139) ni la *machine opératrice (!)* (p. 73), mais la *machine-outil*.

Plus graves encore sont les fautes de traduction qui détruisent le sens même de toute une phrase ou qui la mutilent. On lit p. 44 : « [Ces enquêtes] sont pleines d'analogies frappantes avec la situation de notre industrie en chambre et ont été réunies avec beaucoup de jugement dans les archives de Braun ».

Voici ce qui se trouve dans le texte allemand : « [Ces enquêtes] sont pleines d'analogies frappantes avec la situation de notre industrie à domicile, *telle qu'elle a été décrite dans de nombreux travaux isolés* si intelligemment réunis par Sombart dans l'*Archiv de Braun* ». J'ai cru, tant la faute était grossière, à une inadvertance, mais je n'ai pas été peu surpris de constater dans la suite de nouvelles suppressions de membres de phrase. P. 60, le traducteur nous dit que « [ce résultat : l'abaissement des frais de production] fut [obtenu] en premier lieu par l'accroissement de production de chaque broche prise isolément », mais la phrase allemande ajoute : « l'accroissement de production *provenant d'une plus grande vitesse* ». P. 106, on lit : « On arriva ainsi à obtenir, pour les matières premières les plus importantes pour la consommation de l'homme, une égalité de prix inconnue jusqu'alors ». Il y a dans le texte allemand deux exemples : « spécialement pour les céréales et le coton » qui ont une importance toute particulière à cet endroit.

On reste stupéfait devant la phrase suivante, p. 56 : « La filature

à rouleaux, le pas le plus important vers l'industrie mécanique moderne, était un appareil pour l'extraction mécanique du coton déjà filé; ce travail, qui jusqu'alors était effectué à la main, était obtenu par l'emploi du métal ». Cette phrase incompréhensible a pour équivalent dans le texte (p. 51, édit. allem.: je traduis littéralement) : « La filature au moyen de cylindres, le progrès le plus important qu'il fallait faire pour arriver aux machines à filer modernes — c'est-à-dire cette disposition qui permet de retirer mécaniquement le coton préparé pour être filé, ce qui jusqu'alors se faisait à la main — fut empruntée à l'industrie de la préparation des métaux ». En d'autres termes : la machine à filer à cylindres est une imitation du laminoir. Je gage que pas un lecteur français n'aurait donné cette signification à la phrase traduite.

A la fin d'une série d'arguments destinés à prouver que l'augmentation de la productivité du travail s'obtient non pas par l'oppression mais par l'émancipation et l'élévation du travailleur, on s'étonne de trouver ceci : « le valet du maître devint le membre de la corporation; le valet s'éleva, mais le maître en eut plus que jusque là » (p. 70). Voici ce qu'il faut comprendre : « le valet s'éleva, mais le maître eut plus de produit qu'auparavant ».

Quel sens peut bien avoir la phrase suivante (p. 74) : « A ce point de vue, les agitations sociales d'alors, celles des Tories philanthropes aussi bien que celles des ouvriers aspirant à s'élever, commencent seulement à obtenir la confirmation d'une nécessité économique ». Le texte original porte que ces agitations... « se justifient comme une nécessité économique ».

Le lecteur français cherchera longtemps ce que veut dire ce « marché du coton, déjà alors composé de quatre termes » (p. 107) alors que l'auteur a dit « le marché fort compliqué ». Le traducteur a lu évidemment *der vier gegliederte Markt* au lieu de *viel gegliederte!*

Page 113, j'imagine que l'on ne se doutera pas, en lisant la phrase suivante : « C'est le cas, même si le client étranger choisit en personne chez le fabricant, alors que l'affaire est cependant conclue dans les règles avec le marchand d'exportation », qu'elle signifie : « C'est le cas, même si le client étranger choisit en personne chez le fabricant, *parce que* l'affaire est cependant, *en droit*, conclue avec le marchand d'exportation ».

On corrigera aisément l'inadvertance du traducteur, qui nous

conduit (p. 138) « dans la machine » au lieu de : « dans la salle aux machines » — mais il sera plus difficile de s'apercevoir de son inexactitude quand il nous dira (p. 175) : « Nous n'avons pas un moment la pensée que, dans l'Inde, il soit question d'introduire le travail industriel comme on le fait aujourd'hui en Russie », au lieu de : « Il ne faudrait pas s'imaginer, à propos de l'introduction du travail industriel dans l'Inde, qu'il s'agisse d'un pays où l'industrie serait inconnue jusqu'ici, comme par exemple la Russie ».

On plaindra peut-être les nouvelles filatures d'être « plus fréquemment réduites au transport par voies ferrées » (p. 110) alors que l'auteur a signalé comme un de leurs avantages d'être *raccordées* aux voies ferrées.

Tout le chapitre intitulé « Prédominance croissante du capital sur la matière première et la main-d'œuvre » offrait de grandes difficultés : il renferme beaucoup d'explications techniques, de descriptions de procédés et d'outillage. Je ne crois pas que le traducteur ait surmonté avec succès ces difficultés et je doute fort que le lecteur français les comprenne et se les représente comme peut le faire le lecteur allemand, à l'aide de la lumineuse exposition de M. von Schulze-Gävernitz. Ainsi, le mot *dévider* a en français deux sens : *enrouler en peloton* aussi bien que *mettre en écheveau* un fil enroulé. M. Guérault traduit toujours le mot *aufwickelen*, qui ne signifie que *enrouler*, par *dévider* (p. 127 et s.). Il appelle la *mule à la main* (*handmule*), *métier à main* (p. 127), ce qui n'est pas la même chose. Un technicien aura peine à comprendre comment, dans le bobinage du fil « la bobine et l'ailette *forcent* la navette (?) à se mouvoir... » alors que l'auteur dit : « que la bobine et l'ailette se meuvent ». Il restera rêveur devant ce piston qui fait 800 *oscillations* par minute (p. 138) au lieu de parcourir 800 *pieds* par minute, comme l'affirme l'auteur. Une foule de petites inexactitudes de ce genre rendent ces descriptions aussi incompréhensibles en français qu'elles sont claires en allemand.

Je pourrais multiplier à l'infini ces exemples. Mais je crois bien que c'est inutile : ils suffisent pour montrer combien les expressions sévères dont je me suis servi plus haut sont justifiées.

Qu'on ne me reproche pas surtout d'avoir cherché « la petite bête ». J'ai renoncé entièrement à signaler les fautes de style, de langue et de goût proprement dites, et je m'en suis tenu aux erreurs grossières, qui dénotent un manque de soin absolu.

Une dernière preuve m'en est fournie par les tableaux et les chiffres. Les inexactitudes ici sont impardonnables, parce que dans les chiffres, l'argumentation de l'auteur se synthétise et prend une forme plus tangible, plus saisissable par tout le monde. On sera tenté de reproduire ces chiffres et ses tableaux plus que l'argument lui-même. Eh bien, dans les nombreux tableaux du livre, il en est peu qui soient traduits et transcrits exactement : ou bien la rubrique d'une colonne est fautive ou le chiffre est erroné.

Dans le tableau p. 62, par exemple, un mot relatif à l'indication de la date pour l'Inde a été oublié. Au tableau p. 93, dans la colonne 1830, il faut lire 1 sh. 2 1/2 d., au lieu de 1 sh. 22,2 d. A la même page, dans le texte, la différence indiquée : 3 sh. 11/16 d. doit se lire 3 11/16 d., et plus loin, 6 sh. 3/4 d. est en réalité 6 3/4 d. La longueur du parcours du selfactor (p. 128) pour le n° 60 twist. Bolton, est de 66 et non de 60. La première phrase de la p. 129 est incompréhensible, parce qu'elle indique le fil n° 100 au lieu du fil n° 200; au tableau final de la même page, on a remplacé par des guillemets sans vergogne une indication de l'auteur : « ce numéro de fil ne se file pas en Allemagne ». Page 131, ce n'est pas de 56 0/0 mais de 58,6 0/0 que le nombre des broches s'est accru de 1856 à 1885. Page suivante, ce n'est pas 17,75 ouvriers qu'il faut compter pour 1,000 broches en Silésie, mais 14,75; et à la ligne suivante, ce n'est pas 1874 qu'il faut lire, mais 1884. Page 143, le tableau n'indique pas que le salaire du fileur est évalué en shillings. Page suivante, la rubrique de la quatrième colonne parle de la production annuelle *du coton*, alors qu'il s'agit du *fil*, et il en est de même à la colonne suivante. Un peu plus bas, il faut lire 12 p. 100 au lieu de 10 Page 147, entre autres erreurs, le tableau offre les suivantes : la cinquième colonne, indique *m. angl.* pour : *pouces anglais*; à la rubrique de la neuvième on lit avec ahurissement : *coût du filage : 6 fem. par k.* au lieu de : « *salaire du fileur en pfennige* » ou « *en fennins* » de sorte que le lecteur ne sait absolument pas ce que signifient tous les chiffres de la colonne. Page 158, au lieu de *travail* par semaine, il faut lire : *salaire*, et l'on a omis encore une fois le signe *sh.* après les chiffres.

Les tableaux des budgets ouvriers, si instructifs, ont été également défigurés. P. 258, dans le budget A comme dans le budget B, le lecteur français ne sait pas que les colonnes 3 et 8 contiennent les *onces*. Budget A, il faut lire 3 1/2 quarts de lait au lieu de 3 1/4;

même budget, p. 260, lire *somme* au lieu de *source* des dépenses hebdomadaires. Budget B, p. 260, ce n'est pas 1 sh. 14 d. qui est le total des dépenses, mais 1 £ 14 sh., et p. 261, ce n'est pas 14 £ sterling que coûtent les « réparations » mais 14 shillings. P. 264, budget C, la dépense de sucre par semaine est de 1 sh. 10 d. et non de 13 shillings 10 d. ! P. 267, au lieu de : « pour B, *lavage* », il faut entendre *linge*.

On comprend aisément ce que deviennent, dans ces conditions, les preuves les plus positives et les plus démonstratives.

. . .

Je ne me suis livré à cette fastidieuse besogne que pour en tirer la moralité suivante : il est temps de former de véritables traducteurs scientifiques — notamment pour les sciences sociales — respectueux du texte original, soigneux et méticuleux comme des protes, modestes assez pour indiquer leurs doutes et leurs ignorances et surtout, possédant à fond, dans les deux langues, le vocabulaire technique de la science dont traite le livre traduit.

La traduction scientifique doit devenir une carrière, une spécialité, exigeant des études et toute une préparation appropriées. Il dépend un peu de nous, les lecteurs obligés des traductions, qu'elle le soit. Nous devons nous montrer plus attentifs, plus rigoureux, et ne pas nous taire quand nous trouvons à reprendre. L'exemple que j'ai eu l'occasion d'examiner n'est certainement pas le seul, ni le pire. A tout prendre, le livre n'est pas illisible, et la thèse générale en est trop magistralement développée pour qu'elle ne frappe pas les lecteurs qui iront jusqu'au bout. Pour ma part, je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'il soit assez rapidement épuisé pour que l'éditeur puisse en donner une nouvelle édition convenablement corrigée. Mais j'aurais cru manquer à mon devoir vis à vis du public français et de l'auteur, en ne signalant pas les défauts de la traduction d'un livre qui était de nature à faire une salutaire et profonde sensation chez nous. D'autres devraient de la sorte contrôler les récentes traductions qui se multiplient. Que les librairies avisées fassent fortune en publiant des traductions scientifiques, c'est parfait ; mais qu'elles nous offrent au moins des œuvres irréprochables au point de vue de l'exactitude et du soin.

A ce propos, je leur signalerai un projet de livre dont l'idée m'a

été plus d'une fois suggérée à l'Étranger, et qui aurait certainement un grand succès, car il nous manque à chaque instant. Il s'agirait de composer un petit dictionnaire international des termes techniques de l'économie politique usités en allemand, en anglais, en français et en italien. Ce lexique exigerait sans doute beaucoup de connaissances de l'auteur ou des auteurs, mais il est tout préparé dans bon nombre de traités et de recueils. Rien ne serait plus utile, me semble-t-il, aux étudiants en économie politique des deux mondes — et même aux traducteurs.

ERNEST MAHAIM.
